

FICHE TECHNIQUE

GRANDE-BRETAGNE - 1969 - 1h50

Réalisateur :
Ken Loach

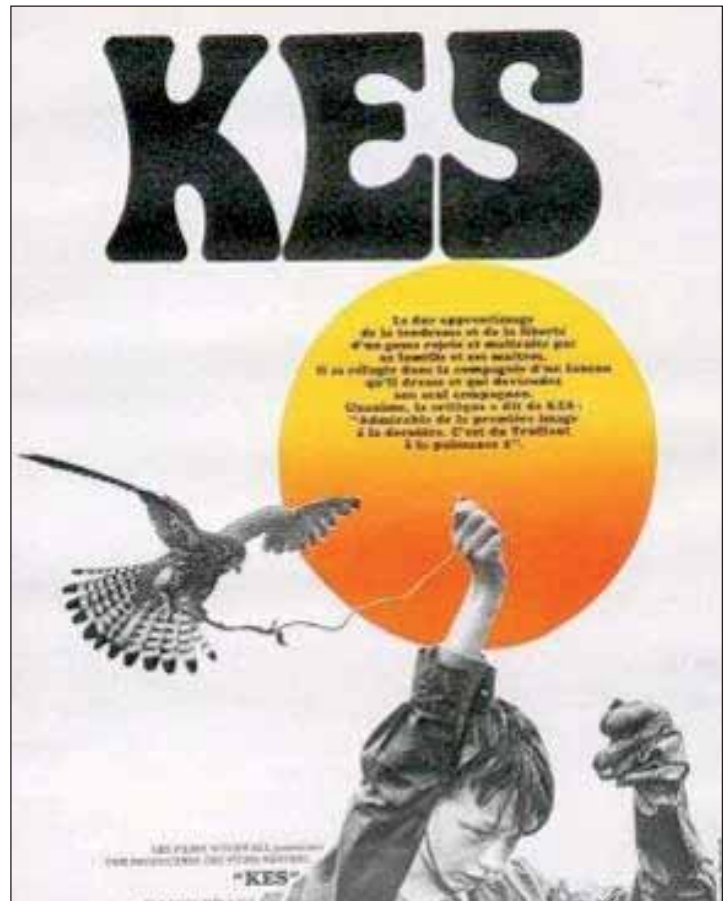
Scénario :
Ken Loach, Tony Garnett et Barry Hines d'après son roman
A kestrel for a knave

Images :
Chris Mengès

Montage :
Roy Watts

Musique :
John Cameron

Interprètes :
David Bradley
(Billy Casper)
Lynn Perric
(Mme Casper)
Colin Welland
(Farthing)



SYNOPSIS Mal poussé dans les faubourgs des corons, la mauvaise herbe malingre, Billy, porte ses quinze ans comme son blouson trop étroit... déjà usé aux petits boulots des aurores blafardes, rompu à l'autorité d'adultes étriqués. Mal aimé d'une mère égoïste et d'un frère aux colères faciles, Billy ne trouvera pas plus de compréhension à l'école où les sanctions absurdes le disputent au ridicule. En quête d'affection, l'enfant se prendra de passion pour un faucon qui deviendra son unique centre d'intérêt.

CRITIQUE

Devenu propriétaire d'un jeune faucon, Billy entreprend son apprivoisement. Etonnante aventure que Ken Loach nous conte selon un rythme capricieux qui fait à la fois toute l'originalité et tout l'intérêt de *Kes*. Car le rêve n'an-



nule pas la réalité contraignante et préoccupante qui, aux yeux de Billy, est un nid de contradictions incompréhensibles. Son indifférence relative, sa candeur, ses craintes et ses peurs, nous les voyons se dessiner au hasard des circonstances. Et quand la réalité est la plus forte, Loach n'hésite pas à lui donner le pas. Ce qui nous vaut parfois quelques petits films dans le grand : la leçon de foot, la douche punitive, la réunion des élèves, la punition du directeur, etc. (pour ne rien dire de la savoureuse séquence du bal du samedi soir, féroce, et qui nous renvoie à tout un cinéma anglais de ces dernières années). Entre ces scènes, tour à tour drôles ou tristement bêtes (et nullement, hélas, invraisemblables) et la vie intérieure du jeune héros il n'y a pas de solution de continuité. C'est l'étonnante qualité de ce film que de se permettre ces incidences sans nuire à la fluidité du récit.

Mieux : elles s'avèrent indispensables à la compréhension du héros comme le sont les apartés, plus «positifs» : la leçon de dressage donnée à toute la classe, les discussions avec le prof attentif qui permettent à Billy de prendre conscience de sa juvénile lucidité... (...)

Gaston Haustrate

Cinéma 70 n° 149 - sept-oct 1970

Kes concentre tout ce qui constitue le style de Ken Loach et en fait l'un des plus grands cinéastes anglais. D'abord il enracine son histoire dans la réalité profonde d'une Angleterre authentique.

L'apport du scénario de Barry Hines est à cet égard essentiel, il décrit un milieu et des gens qu'il connaît bien. La qualité du film tient à cette fidélité à la langue, aux gestes et aux attitudes des personnages.

Et puis Ken Loach excelle dans la direction de ses acteurs souvent non professionnels, à commencer par David Bradley qui incarne Billy. Il les amène à se mouler dans les personnages avec une étonnante vérité. C'est pourquoi le jeune héros de **Kes** reste l'un des plus beaux personnages d'enfant que nous ait donné le cinéma.

Surtout, l'art de Ken Loach mêle admirablement l'engagement personnel au souci d'authenticité.

Le constat repose sur des situations vraies, ce qui n'exclut pas l'invention, voire la poésie et l'humour, surtout pas l'émotion. Dans chacun de ses films, il nous propose des personnages à la recherche d'un bonheur que leur environnement leur refuse de façon souvent brutale. Aussi dans leur lutte de tous les jours pour s'affirmer, ils doivent puiser au plus profond d'eux-mêmes les forces et le courage qui autorisent l'espoir au-delà du pathétique de leur situation. Il faut voir, ou revoir

Kes pour comprendre l'esprit qui anime Ken Loach et qui fait de lui le plus pur produit du grand héritage laissé par l'école documen-

taire anglaise et le Free cinema.

Bernard Nave

Jeune Cinéma 193 - fév.-mars 1989

Si le perfectionnement du direct est une des grandes conquêtes du cinéma moderne, un de ses prolongements les plus fructueux sur le plan artistique est le mixte documentaire-fiction, où le récit profite d'un naturel nouveau dans la direction d'acteurs et le tournage sur les lieux-mêmes de l'action. Les films sur l'enfance, si aisément guettés par l'artifice, retrouvent ainsi une fraîcheur qui, souvent, leur fait paradoxalement défaut. Car l'enfant est comédien dans sa nature même et vouloir obtenir de lui un jeu, une composition, c'est souvent le figer dans une attitude.

Ici, David Bradley a une présence prodigieuse. Le film de Ken Loach, au titre énigmatique et pour nous interrogateur, est avant tout un portrait confondant de vérité d'un enfant des Midlands (le film fut tourné à Barnsley, la ville natale de l'auteur du roman).

C'est aussi un traité de fauconnerie, une peinture du milieu scolaire, un regard jeté sur une ville du Nord de l'Angleterre avec ses pubs, ses boutiques, ses paris mutuels, une leçon de phonétique et de dialecte local...

Loin de tout message, de tout didactisme, **Kes** n'en est pas moins un constat sévère sur la faillite d'un système d'éducation, sur l'indifférence des adultes, sur



dix ans de captivité d'un enfant qui se retrouve dans le faucon adopté, un compagnon de liberté. Et lorsqu'il enterre les restes de son faucon, c'est déjà l'échec d'une vie que l'on peut lire en filigrane. (...)

Michel Ciment
Positif n° 119 - septembre 1970

Cette histoire nous est racontée avec une sobriété qui sait éviter l'anecdote. Très beau plastiquement, un sentiment de la nature s'y exprime qui contraste avec le monde tel que nous l'avons créé, comme contrastent les sentiments de l'enfant et ceux des hommes à qui il se heurte. Mais il n'y a aucune révolte chez lui et c'est par le rêve qu'il échappe à la réalité oppressante.

(...) Comme les meilleurs films britanniques, celui-ci doit beaucoup à la tradition documentariste.

Si Ken Loach a su si bien découvrir le monde de l'enfance, c'est aussi grâce à un jeune interprète d'un merveilleux naturel. Pour la première fois, peut-être, ce garçon correspond exactement non à l'idée que les adultes se font de l'enfance, mais à ce qu'elle est réellement.

Son univers intérieur symbolisé par le faucon est, pour lui, infiniment plus important que ces mineurs de fond, ces instituteurs, ces entraîneurs qui tentent de le capturer et qui, ne parvenant pas à le saisir lui-même, détruisent son compagnon. Dans ce monde

de «truqueurs» qui est celui du cinéma, **Kes** apporte la qualité la plus précieuse : la sincérité.

Nouvelles Littéraires
25 juin 1970

Il est difficile de parler sans mièvrerie du monde de l'enfance. Ken Loach y réussit parce que, au lieu d'isoler son héros dans un rêve «poétique» et abstrait, il ne cesse de le confronter à la dure réalité quotidienne. À côté de son faucon, ce n'est pas seulement la tendresse et le bonheur d'aimer que découvre Billy, mais aussi l'injustice, la méchanceté et la bassesse. Quand on lui tue son ami, il ne pleure pas. Son apprentissage est terminé. Billy est devenu un petit homme. On pense naturellement aux **Quatre cents coups** de François Truffaut, dont **Kes** nous rappelle la miraculeuse fraîcheur. Mais nous sommes en Angleterre et Dickens n'est pas très loin.

Jean de Baroncelli
Le Monde - 23 juin 1970

C'est du Truffaut à la puissance 2. Avec les larmes de Truffaut, pudeur, sensibilité, lucidité, sens de l'enfance, Ken Loach va plus loin que Truffaut dans l'analyse perspicace d'une société, des liens de famille, d'un système d'éducation, d'une organisation professionnelle, d'une province.

Jean-Louis Bory
Nouvel Observateur - 23 mai 1970

Les enfants quelquefois vampirisent les films qu'on leur confie, les entraînant dans une bulle flottante entre réalisme et merveilleux (Cf. **La Nuit du chasseur** ou **Les Contrebandiers de Moonfleet**).

Kes est ancré dans le réel, le faucon et son dresseur l'en ont fait décoller. Ils tirent le film à eux. Billy voudrait qu'on le traite comme lui-même traite Kes. L'oiseau est cruel et sauvage, suscitant un respect permanent, c'est un honneur pour l'adolescent de pouvoir le regarder. Billy dit du faucon qu'on peut le "diriger" mais pas "l'apprivoiser", on dirait un film. Ken Loach veut faire oublier qu'il a une caméra pour qu'elle puisse mieux, le moment venu, se jeter sur sa proie : la démarche d'un enfant ébloui ou le vol silencieux d'un imposant oiseau.

Mathieu Lindon
Libération - 10-11 août 1996



LES PIÈGES DU RÉALISME

S'il y a des images du monde réel, et la télévision nous le montre chaque jour, il y a surtout des caméras qui enregistrent ces images, des réalisateurs, des photographes, des éclairagistes, des cadreur, des monteurs, etc, qui, derrière ces caméras, apportent leurs points de vue sur ces images. Toutes les images sont fabriquées, tout le cinéma est artifice ; il peut aussi être art : ce qui suppose, de la part de ses auteurs, un style et l'affirmation de celui-ci ! Le premier piège du réalisme, sous prétexte qu'il part de la réalité de ce qui est filmé, serait de nous faire croire que parce que c'est réel, «c'est vrai». Devant la télévision, notre tendance un peu paresseuse irait volontiers dans ce sens. Rappelons-nous toujours que tout cinéma est fabriqué, que tout cinéma est trompe-l'œil, que tout cinéma est mensonge... même la télévision ! Un autre piège du réalisme serait d'ignorer la large gamme de ce style, qui va d'un certain naturalisme (la caméra cachée), du réalisme psychologique (qui est, entre autres effets, censé provoquer les phénomènes d'identification des spectateurs aux personnages du film), au réalisme didactique de Brecht et au réalisme «ontologique», spirituel, d'André Bazin. Or, il me semble que le film de Kenneth Loach, **Kes**, participe plus de ces deux derniers modes du style réaliste. (...) On comprendra alors mieux comment fonctionne dans ce film le

choix des cadres dont, Godard rappelait la notion de temps et d'espace : «je pense aujourd'hui, déclarait ce cinéaste lors de Rencontres à Avignon en 1980, qu'on ne sait plus cadrer et que les trois quarts des films confondent le cadre avec la fenêtre de la caméra, alors que le cadre c'est : quand est-ce qu'on commence un plan, et quand est-ce qu'on le coupe...

*Dossier de presse
les Films du Paradoxe*

BIOGRAPHIE

Il utilise dans ses premiers films les techniques de la télévision. Autre dominante dans son œuvre : les marginaux (le jeune garçon de **Kes**, la jeune fille névrosée de **Family Life**). Un souci de réalisme l'anime qui n'exclut pas obligatoirement des préoccupations esthétiques (**Black Jack**). Il réunit toutes ces clefs de son œuvre dans **Regards et sourires**, un film qui, malgré l'accueil chaleureux de la critique, fut desservi par l'austérité de la mise en scène. **Hidden Agenda** évoque la lutte de l'IRA et une rocambolesque machination de Mme Thatcher.

Jean Tulard
Dictionnaire du Cinéma

FILMOGRAPHIE

Nombreux courts métrages

Longs métrages :

Poor cow	1967
Pas de larmes pour Joy	
Kes	1969
Family life	1972
Black Jack	1978
The gamekeeper	1980
Looks and smiles	1981
Regards et sourires	
A question of leadership	
Fatherland	1986
Hidden agenda	1990
Riff-Raff	
Raining stones	1993
Ladybird	1994
Land and freedom	1995
Carla's song	1997
My name is Joe	1998
Bread and roses	2000
The Navigators	2002
11'09'01: September 11	
1 sketch	
Sweet Sixteen	
Just a kiss	2004
Le vent se lève	2006

Tickets

en préparation

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°119
Mensuel du cinéma n°10
Dossier Cinéma[s] Le France